



Chantal Georgel (dir.)

## Choisir Paris : les grandes donations aux musées de la Ville de Paris

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

---

# La collection Cognacq, entre legs et dispersion

Benjamin Couilleaux

---

DOI : 10.4000/books.inha.6906

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Voies de la recherche

EAN électronique : 9782917902639



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

COUILLEAUX, Benjamin. *La collection Cognacq, entre legs et dispersion* In : *Choisir Paris : les grandes donations aux musées de la Ville de Paris* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2015 (généré le 27 juillet 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/6906>>. ISBN : 9782917902639. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.6906>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 juillet 2023.

---

# La collection Cognacq, entre legs et dispersion

Benjamin Couilleaux

---

- 1 Situé dans un cadre privilégié, en plein cœur du Marais, le musée Cognacq-Jay fait la joie des amateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec ses œuvres de Boucher, Houdon ou encore Oeben, pour ne citer que quelques grands noms. Toutes ces œuvres, hormis les acquisitions récentes, ont pour trait commun leur passage par la collection d'Ernest Cognacq, qui les légua à sa mort en 1928 à la Ville de Paris. Un musée ouvrit l'année suivante boulevard des Capucines<sup>1</sup>, à côté de la Samaritaine de Luxe, entretenant le nom et le souvenir de son généreux fondateur. Et pourtant, l'actuelle collection du musée Cognacq-Jay, en dépit de sa forte unicité, ne correspond pas exactement aux goûts de son dernier propriétaire. Ou plutôt en restitue seulement un fragment, certes des plus riches et appréciables. À Paris, n'échut qu'une partie de la collection d'Ernest Cognacq, dont l'actuelle disposition dans l'hôtel Donon depuis 1990 diffère grandement de l'accrochage du musée initial.
- 2 Avant de comprendre l'actuelle physionomie du musée Cognacq-Jay, il faut s'attarder sur la personnalité de son bienfaiteur. Né à Saint-Martin-de-Ré, Ernest Cognacq (1839-1928) « monta » très jeune à Paris pour y tenter sa chance, s'établissant dans la capitale en 1854. Les premières années furent difficiles, de boutique en boutique : dans l'une d'elle, La Belle Héloïse, il eut pour collègue Marie-Louise Jay (1838-1925). Cette Savoyarde était aussi venue tenter tôt sa chance à Paris. Entre leur rencontre en 1864 et leur mariage en 1872, le couple Cognacq-Jay investit dans un magasin qui allait faire leur renommée. Sur le quai de la Mégisserie, face au pont Neuf, Ernest loua en 1870 la Samaritaine, petit local qui ne tarda pas à grandir et s'imposer comme l'un des grands magasins parisiens.

Fig. 1. Anonyme, *Hôtel particulier d'Ernest Cognacq, 65, avenue du Bois, façade sur jardin*. Paris (16<sup>e</sup> arrondissement), vers 1989 (contretype)



Paris, musée Cognacq-Jay.

- 3 Les efforts déployés par les époux dans la gestion commerciale de la Samaritaine les menèrent progressivement à la fortune, permettant à Ernest et Marie-Louise d'acquérir en 1891 un hôtel particulier 65, avenue du Bois (actuelle avenue Foch), où ils résidèrent jusqu'à leur mort (fig. 1).
- 4 C'est au sein de cette demeure cossue que les Cognacq rassemblèrent une non moins riche collection. Les œuvres d'art participaient bien sûr de la mise en scène d'un grand bourgeois de la Belle Époque, le capitaine d'industrie se doublant d'un honnête homme. L'idée, toutefois, doit être nuancée car les Cognacq semblent avoir peu reçu avenue du Bois. La collection correspond donc avant tout à leur goût personnel, ancré dans les tendances de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes relativement peu renseignés sur les modes d'acquisition, si ce n'est par un répertoire de la collection dressé vers 1924<sup>2</sup>, recensant les provenances des œuvres. La plupart ont été achetées en galerie ou lors de ventes aux enchères, exclusivement dans ce centre mondial de l'art ancien et moderne qu'est alors Paris.
- 5 Le répertoire recense un bon nombre d'intermédiaires achetant pour le compte de Cognacq : certains, à peine identifiés par un prénom, furent probablement des employés de la Samaritaine sollicités par leur patron, mais d'autres, issus du monde des arts de la culture, nous sont relativement connus. Frantz Jourdain (1847-1935), l'architecte de la Samaritaine, entretenait de véritables liens d'amitié avec Ernest et dut le conseiller pour ses achats d'art moderne en tant que président et fondateur du Salon d'automne en 1903. Ernest Cognacq rencontra par ailleurs Camille Gronkowski (1873-1949) lors de la fameuse vente de la collection Victor Desfossés le 26 avril 1899 (dont le clou fut sans conteste *L'Atelier du peintre* de Gustave Courbet) ; le jeune homme lui conseilla alors de se porter acquéreur d'une *Femme nue couchée* de Courbet, de *La Barque* de Millet ou encore de la *Femme à la toque* de Corot. Commença ainsi une collaboration de près d'un quart de siècle où, parallèlement à sa carrière au Petit Palais d'abord comme attaché en 1912, puis conservateur en chef de 1925 à 1933, Gronkowski influença certains achats décisifs de Cognacq : ainsi *Le Banquet de Cléopâtre* de Tiepolo (vente princesse Mathilde Bonaparte, 17 mai 1904<sup>3</sup>) et le *Portrait de Robert Henley* par Reynolds (vente baron \*\*\*, 1906<sup>4</sup>), alors que le maître vénitien et l'école anglaise étaient rares dans les collections parisiennes. Quant à Édouard Jonas (1883-1961), influent marchand d'art à Paris (il tenait une galerie place Vendôme, et une autre à

New York), il joua également le rôle de conseiller, même si c'est l'antiquaire qui prédomine dans le répertoire le citant à plusieurs reprises pour des achats notables, tel le *Monument pour un chien* de Clodion<sup>5</sup> en 1916. Jonas poursuivit les projets de Cognacq après sa mort en devenant le premier conservateur du musée, dont il publia en 1930 un catalogue raisonné<sup>6</sup>. Ernest Cognacq fit pareillement appel aux bons services d'Oscar Stettiner, autre galeriste en vue dans le Paris du début du xx<sup>e</sup> siècle. Ce formidable intermédiaire acheta notamment pour le compte d'Ernest aux ventes Doucet de juin 1912 et du marquis de Biron en juin 1914, mais aussi bien plus tard avec la *Nature morte au chaudron de cuivre* de Chardin issue de la vente Léon Michel-Lévy des 17 et 18 juin 1925<sup>7</sup>.

Fig. 2. Jean-Baptiste Camille Corot, *Campagne de Naples*, vers 1840-1845, collection particulière.



© Artprice.

Fig. 3. Edgar Degas, *Danseuses se baissant (Les Ballerines)*, 1885, collection particulière.



© Artprice.

Fig. 4. Jean-Baptiste Carpeaux, *Bacchante aux roses*, 1869, Montréal, musée des Beaux-Arts.



© Musée des Beaux-Arts de Montréal.

- 6 Bien que le premier achat connu d'Ernest Cognacq soit *La Danse dans un parc* de Jacques de Lajoüe à la vente Lamor en 1883<sup>8</sup>, les acquisitions importantes ont lieu seulement à partir de 1895 environ et portent dans un premier temps sur l'art moderne et contemporain. L'inventaire de 1924 révèle un grand nombre d'achats dans les années 1900 auprès de la galerie Bernheim, l'une des principales vitrines de la peinture moderne, alors sise rue Laffitte. Les œuvres de Boudin, Corot (*Campagne de Naples*, acquise chez Bernheim le 16 juillet 1902, fig. 2), Courbet, Manet, Troyon, Degas – un pastel daté de 1885, *Danseuses se baissant (Les Ballerines)*, passé auparavant chez Nemes à Budapest et le prince de Wagram à Paris (fig. 3) –, Rodin et Carpeaux (*Bacchante aux roses*, un marbre de 1869 au musée des Beaux-Arts de Montréal depuis 2004, fig. 4), etc., forment le premier noyau de la collection Cognacq, dont ne témoigne plus du tout le musée parisien qui porte son nom.
- 7 C'est seulement à partir de 1900 environ qu'Ernest se lance dans une collection d'art ancien, essentiellement du XVIII<sup>e</sup> siècle. On rappellera que cette période jouissait d'un immense prestige auprès des amateurs européens depuis au moins le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et que la constitution de la collection Cognacq à Paris rencontre des échos avec celles d'Henry Clay Frick (1849-1919) à New York et de Richard Wallace (1818-1890) à Londres<sup>9</sup>, dont Ernest visite d'ailleurs le musée homonyme en 1904. Il porte son attention sur un certain XVIII<sup>e</sup> siècle, sensible, intimiste, qui laisse la part belle à l'individu et à ses sentiments, et témoigne d'un art de vivre raffiné et élégant, en somme, ce fameux goût Goncourt encore largement défendu. Pareille inclination le mène à acheter en particulier de nombreux portraits, dont le *Portrait présumé de Marie-Émilie Baudouin, fille du peintre* de François Boucher (vente anonyme, 12 mai 1910<sup>10</sup>) ou le *Portrait du maréchal de Saxe* de Jean-Baptiste II Lemoyne (vente Doucet, 6 juin 1912<sup>11</sup>). Ernest est également attiré par la spontanéité et la liberté du dessin du Siècle des lumières, en particulier Watteau avec un ensemble de sept feuilles achetées lors de la vente Henri Michel-Lévy en mai 1919 par l'entremise de Jonas (*Trois Études d'un chien et Jeune Léopard s'étirant*<sup>12</sup>). L'extrême qualité atteinte par les arts décoratifs au XVIII<sup>e</sup> siècle ne pouvait laisser Cognacq indifférent, qui réunit meubles, boîtes en or, tapisseries, etc., ainsi qu'un grand nombre de porcelaines dont les pièces de Meissen forment un ensemble patrimonial de tout premier ordre en France (*Éléphant portant un pot-pourri*, de Johan-Joachim Kaendler et Peter Reinicke, vente L. B., 12 mai 1905<sup>13</sup>).

- 8 Parvenu dans les plus hautes sphères de la société parisienne, Ernest Cognacq n'en oublia jamais pour autant ses humbles origines, et déploya une partie non négligeable de ses importantes ressources dans des œuvres de philanthropie. Son action dans le champ social portait, à travers la fondation Cognacq-Jay créée en 1916, sur l'aide aux personnes modestes reçues dans diverses institutions financées par Ernest, ainsi que sur les familles nombreuses méritantes récompensées par le prix Cognacq institué en 1920, singulière compensation pour Ernest et Marie-Louise qui n'eurent jamais d'enfant. Cette fondation a perduré après la disparition de M. Cognacq, elle continue encore aujourd'hui à être guidée par cet esprit de bienveillance.

Fig. 5. Anonyme, *Exposition à la Samaritaine de Luxe en novembre 1925*, après 1925, Paris, musée Cognacq-Jay.



© Musée Cognacq-Jay / Roger-Viollet.

Fig. 6. Anonyme, *Exposition à la Samaritaine de Luxe au printemps 1926*, après 1926, Paris, musée Cognacq-Jay.



© Musée Cognacq-Jay / Roger-Viollet.

Fig. 7. Anonyme, *Exposition à la Samaritaine de Luxe octobre 1927, après 1927, Paris, musée Cognacq-Jay.*



© Musée Cognacq-Jay / Roger-Viollet.

- 9 Ernest fit preuve d'une même générosité avec sa collection dans les dernières années de sa vie. Longtemps restreintes à un cercle très privé dans l'hôtel des Cognacq, leurs œuvres firent l'objet de quatre expositions dans les espaces de la Samaritaine de Luxe, élevée de 1914 à 1917 à l'angle de la rue Daunou et du boulevard des Capucines par Jourdain. Ces expositions, respectivement organisées en novembre 1925 (fig. 5), en janvier et au printemps 1926 (fig. 6) et en octobre 1927 (fig. 7), montraient au public les œuvres d'art ancien et moderne d'Ernest Cognacq, non seulement dans un souci de pédagogie et de partage, mais aussi par émulation avec les produits manufacturés vendus par la Samaritaine de Luxe<sup>14</sup>.
- 10 Un lot de quarante et une photographies, acquis en 2000 par le musée Cognacq-Jay, nous offre un précieux témoignage visuel de la mise en scène de la collection Cognacq : devant des grandes tentures d'un effet un peu théâtral prenaient place des objets de nature, d'auteurs et d'époques diverses. Une logique d'ambiance prévalait, certes issue de la tradition des *period rooms* des musées anglo-saxons, mais visant d'abord à instaurer un climat d'intimité, probablement proche de celui ressenti avenue du Bois.
- 11 Cette logique de valorisation publique aboutit au legs de la collection à la Ville de Paris, institué par Ernest dans son testament en 1925. À l'origine, les objets devaient revenir au Petit Palais, par l'entremise de Gronkowski. Dès 1926, toutefois, Cognacq changea d'avis pour créer un musée autonome, dont il nomma peu avant sa mort Jonas comme conservateur. Les raisons de ce revirement demeurent mal connues, peut-être une brouille avec le conservateur en chef du Petit Palais, ou bien la peur que la donation Tuck de 1925, aussi très portée sur l'art français des Lumières, ne fasse de l'ombre au legs Cognacq. Quoi qu'il en soit, un musée fut inauguré en 1929 boulevard des Capucines, dans un lieu acheté à dessein par Ernest à côté de la Samaritaine de Luxe. Seule une partie des œuvres de la collection Cognacq, soit 1 049 numéros dans le premier catalogue de 1929, s'y trouvait.
- 12 En effet, Gabriel Cognacq (1880-1951), petit-neveu d'Ernest qui devait prendre sa succession à la tête de la Samaritaine, obtint une part non négligeable du fonds familial, essentiellement toutes les œuvres modernes, ainsi qu'une partie des tableaux et dessins anciens. Le musée conservait donc l'essentiel du mobilier et des sculptures ainsi que des objets d'art, mais la Ville de Paris avait refusé environ 450 objets chinois et japonais, peut-être pour ne pas encombrer un espace déjà réduit ou bien éviter de faire

concurrence au musée Cernuschi institué en 1898. Quant à Gabriel, davantage un connaisseur que son grand-oncle, il enrichit sa part réservée d'estampes anciennes, notamment de Dürer et Rembrandt, ainsi que d'ouvrages de bibliophilie et de tableaux modernes. L'ensemble fut dispersé après sa mort, en 1952, lors de grandes ventes qui comptèrent parmi les plus importantes de l'après-guerre en France. Les chiffres parlent : pas moins de quinze ventes, comportant chacune plus de 300 numéros, étalées entre mai 1952 et avril 1953<sup>15</sup>.

- 13 Ainsi Ernest légua-t-il un ensemble d'une grande cohérence, souvent de haute qualité voire de prestigieuse provenance, à la Ville de Paris. Reconnu musée du XVIII<sup>e</sup> siècle, le musée Cognacq-Jay reste donc intimement lié à la mémoire de son légataire, et pas seulement par son nom. Il reflète souvent la sûreté et parfois la faiblesse de son goût, ses sujets de prédilection et des thématiques rares, ses ensembles unitaires ou bien ses pièces si originales. Ernest Cognacq s'est avant tout intéressé à l'art français, à la fois par admiration personnelle, tendance générale et opportunité du marché, mais il s'est aussi tourné vers d'autres écoles européennes. Outre Venise, autour de Tiepolo, Canaletto et Guardi, la série des tableaux anglais compte parmi les premières de cette importance dans les collections publiques françaises, éclipsant même en 1929 celle à peine naissante du Louvre. *Le Portrait de Charles Colmore* de Francis Cotes (acquis par Jonas pour Cognacq en 1925<sup>16</sup>) y figure en bonne place, aux côtés des tableaux de Lawrence et Reynolds ou encore des pastels de Gardner et Russell. Au sein d'objets d'art de moyennes dimensions et de provenance souvent indéterminée ou peu retentissante, se trouve un monumental *Lit à la polonaise* attribué à George Jacob, documenté à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à Versailles, puis aux Tuileries avant d'être offert par Napoléon à Cambacérès<sup>17</sup>. Quelques exceptions chronologiques à cette collection homogène ajoutent au pedigree de la collection Cognacq : en amont, *L'Ânesse du prophète Balaam*, signée et datée 1626 par Rembrandt, soit l'une des premières œuvres connues du maître hollandais et un tableau quasi unique dans les musées français<sup>18</sup> ; en aval, le *Portrait de Joséphine Nicaise-Lacroix* d'Ingres (acquis par Stettiner pour Cognacq en 1914 à la vente du marquis de Biron), époustouflant dessin à la mine de plomb<sup>19</sup>.

Fig. 8. Jean-Honoré Fragonard, *Jeune Fille lisant*, 1772, New York, The Metropolitan Museum of Art.



- 14 Malgré la richesse et la variété du fonds muséal, l'on peut regretter la dispersion des biens légués par Ernest à Gabriel Cognacq. La question d'un éventuel rachat des œuvres autrefois dans la collection Cognacq apparaît légitime dans la mesure où le musée Cognacq-Jay s'est constitué selon le goût du collectionneur. D'emblée, les œuvres

modernes peuvent être exclues d'une telle réflexion, non seulement par leurs coûts aujourd'hui prohibitifs, mais aussi parce que le musée Cognacq-Jay présente exclusivement des œuvres anciennes depuis sa naissance. Pour les créations du XVIII<sup>e</sup> siècle aujourd'hui éparpillées, si l'on évacue tout de suite le fait que certaines ne sont plus localisées, deux écueils surgissent pour celles repérées. Prenons l'exemple de Fragonard, particulièrement apprécié par Ernest Cognacq, avec deux tableaux majeurs de l'artiste bien connus. *La Jeune Fille lisant* (achat Stettiner, 1916, fig. 8<sup>20</sup>) a été donnée au Metropolitan Museum of Art de New York en 1953 et même si les musées américains peuvent se dessaisir d'œuvres de leurs collections, il semble peu probable et souhaitable que le Metropolitan mette un jour ce tableau en vente.

Fig. 9. Jean-Honoré Fragonard, *La Jeune Fille aux petits chiens*, vers 1770, collection Jeff Koons.



- 15 Quant à *La Jeune Fille aux petits chiens* (vendue par Madame Crémieux par Giraut – intermédiaire ? – 1912, fig. 9<sup>21</sup>), elle a été acquise par le célèbre artiste contemporain Jeff Koons à une vente Christie's à New York le 15 avril 2008 pour la somme de 1 385 000 dollars, vu la provenance du tableau et sa rareté sur le marché ; si jamais la toile Koons devait repasser tôt ou tard sous le feu des enchères, on peut craindre qu'elle atteigne un prix encore plus élevé la mettant totalement hors de portée du musée Cognacq-Jay.

Fig. 10. Peter Adolph Hall, *Mme Helffinger, née O'Dunne, à mi-corps sur fond de parc*, vers 1785, localisation actuelle inconnue.



- 16 C'est aussi ce qui est arrivé pour une délicate miniature de l'artiste suédois Peter Adolf Hall, *Mme Helffinger, née O'Dunne, à mi-corps sur fond de parc* (fig. 10), adjugée chez Drouot le 27 mars 2013 pour un prix équivalent presque au triple de son estimation haute... il ne faut toutefois pas désespérer, car depuis les années 1980 le musée Cognacq-Jay mène

une politique d'acquisition soutenue, notamment une *Tabatière allemande* de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, léguée par Ernest à Gabriel Cognacq en 1928 et achetée en 2005.

- 17 Et rien n'interdit d'accroître le fonds initial avec des œuvres proches par leur facture de ce goût Cognacq, tels *La Bascule* de Pierre-Joseph Michel en 2008 et le *Portrait de Charles-Marin de La Haye, fermier général du roi* d'Alexander Roslin entré dans les collections en 2012. Initiée en 1986 avec l'achat d'un dessin de Louis-Félix Delarue, *L'Enlèvement des Sabines*, cette politique d'acquisition correspond en tout point aux desseins fondateurs du musée Cognacq-Jay, soit la présentation et la valorisation de l'art des Lumières auprès du public le plus large. Ernest Cognacq n'avait jamais souhaité une collection close : enrichir régulièrement le musée qui lui doit tout, voilà un bel hommage à sa libéralité et sa sensibilité.

## NOTES

1. L'inauguration eut lieu très précisément le 4 juin 1929, en présence du président de la République de l'époque, Gaston Doumergue. Cf. Seymour DE RICCI, « A Museum on the Grand Boulevards, the Musée Cognacq-Jay », *The New York Herald*, Art Supplement, European Edition, juin 1929, p. 9-12.
2. Le document original est encore conservé par les descendants d'Ernest, mais le musée Cognacq-Jay en possède une copie.
3. Thérèse BUROLLET, *Les Peintures / Musée Cognacq-Jay. Musée du XVIII<sup>e</sup> siècle de la Ville de Paris*, Paris, Paris-Musées, 2004, p. 286-293, n° 102, (coll. « Catalogue des collections »).
4. *Ibid.*, p. 260-262, n° 93.
5. *Clodion*, cat. exp., Paris, musée du Louvre, 1992, Paris, Réunion des musées nationaux, 1992, p. 292-295, n° 60. Remarquable par son sujet et sa facture, l'œuvre vaut aussi d'être citée parmi les rares de la collection Cognacq déjà documentées au XVIII<sup>e</sup> siècle, la terre cuite figurant dans l'inventaire après décès du célèbre financier et amateur Bergeret de Grandcourt en 1785. Le *Portrait présumé de Marie-Émilie Baudouin, fille du peintre de François Boucher*, autre pièce maîtresse d'Ernest Cognacq, partage la même origine. Cf. Georges WILDENSTEIN, « Un amateur de Boucher et de Fragonard : Jacques-Onésyme Bergeret (1715-1785) », *Gazette des Beaux-Arts*, LVIII, juillet-août 1961, p. 39-84 (en particulier p. 52, 63, fig. 21, p. 64, 78) et BUROLLET, *Les Peintures...*, *op. cit.* à la note 3, p. 58-61, n° 14.
6. Édouard JONAS, *Collections léguées à la Ville de Paris par Ernest Cognacq*, Paris, musée Cognacq-Jay, 1930. La publication reprend en fait, avec quelques variantes, celle rédigée un an plus tôt par Seymour de Ricci (*Musée Cognacq-Jay*, Paris, musée Cognacq-Jay, 1929) – une proximité éditoriale qui tient très probablement à une rivalité entre les deux historiens de l'art. C'est bien le catalogue Jonas qui sert de référence aujourd'hui pour les œuvres léguées en 1928, dont le numéro d'inventaire commence par J. (Jonas) suivi de leur numérotation dans l'ouvrage de 1930.
7. BUROLLET, *Les Peintures...*, *op. cit.* à la note 3, p. 84-87, n° 22.
8. Marianne ROLAND-MICHEL, *Lajoüe et l'Art Rocaille*, Neuilly-sur-Seine, Arthena, 1984, p. 228, n° P. 226). La toile est récemment passée sous le feu des enchères à Nice (vente du 23 octobre 2011, lot 126).

9. Au moins une différence notable sépare le goût Cognacq de celui des collectionneurs anglo-saxons : les œuvres de la Renaissance italienne, si fortes en quantité et qualité chez Frick et Wallace, sont totalement absentes chez l'amateur français.

10. Cf. note 5.

11. Signalons une autre acquisition majeure d'Ernest (par le biais de Stettiner, comme on l'a dit) aux ventes de la collection du fameux couturier en 1912 : *La Buveuse*, délicat dessin aux trois crayons d'Antoine Watteau, préparatoire à un décor de la salle à manger de l'hôtel de Pierre Crozat. Cf. Thérèse BUROLLET, *Pastels et Dessins / Musée Cognacq-Jay. Musée du XVIII<sup>e</sup> siècle de la Ville de Paris*, Paris, Paris-Musées, 2008, p. 246-248, n° 97 (coll. « Catalogue des collections »).

12. Pas moins de onze feuilles autographes du maître des fêtes galantes appartiennent actuellement aux collections du musée Cognacq-Jay.

13. Thérèse BUROLLET, *Musée Cognacq-Jay. II Porcelaines*, Paris, Les Presses artistiques, 1983, p. 86-88, n° 30. Il faut d'ailleurs signaler que le collectionneur a porté son intérêt, en matière de porcelaine, sur les pièces de forme d'origine germanique plutôt que sur les éléments de service de facture française, essentiellement issus des manufactures de Vincennes et de Sèvres.

14. Ces expositions reçurent un accueil des plus favorables, comme en témoignent les articles laudateurs parus dans la presse de l'époque : Maurice FEUILLET, « Un musée sur les Grands Boulevards », *Le Figaro artistique*, n° 88, 12 novembre 1925, p. 67-69 ; Jacques BASCHET, « La Collection Ernest Cognacq », *L'illustration*, 4 décembre 1926, non paginé.

15. Une partie échappa néanmoins aux enchères. Gabriel Cognacq, dans une moindre mesure qu'Ernest, légua à la Ville de Paris un ensemble d'objets d'art, acquis en 1952 par le musée Carnavalet, notamment un dessin de Boilly qui appartient à son grand-oncle, *Intérieur d'un grand café parisien (Boilly, 1761-1845, cat. exp., Lille, Palais des beaux-arts, 2011, Paris, Nicolas Chaudun, 2011, p. 209-211, n° 140)*.

16. BUROLLET, *Les Peintures...*, *op. cit.* à la note 3, p. 96-98, n° 28.

17. Isabelle NETO, *Le Mobilier / Musée Cognacq-Jay. Musée du XVIII<sup>e</sup> siècle de la Ville de Paris*, Paris, Paris-Musées, 2001, p. 108-111, n° 42 (coll. « Catalogue des collections »).

18. BUROLLET, *Les Peintures...*, *op. cit.* à la note 3, p. 251-259, n° 92.

19. BUROLLET, *Pastels et Dessins...*, *op. cit.* à la note 11, p. 126-129, n° 46.

20. Jean-Pierre CUZIN, *Fragonard Vie et œuvre*, Fribourg, Office du Livre, Paris, Editions Vilo, 1987, p. 304, n° 229.

21. *Ibid.*, p. 197, n° 199.

---

## AUTEUR

**BENJAMIN COUILLEAUX**

Conservateur, musée Cognacq-Jay